

# LA RENAISSANCE

L'Homme Libre sur la Terre Libre

RÉDACTION:  
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES  
De 6 heures à minuit.

JOURNAL QUOTIDIEN  
2<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 81. — MARDI 21 AVRIL 1896  
Cinq Centimes

ADMINISTRATION:  
50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES  
De 9 heures à 6 heures

VILLE DE PARIS

Elections Municipales  
QUARTIER DE L'ABATTOIR

**ANDRÉ VERVOORT**

(BELLE-ANDRÉE)

Candidat des Vaches

## CHRONIQUE

Puisqu'en cette feuille qui ne vit ni du « langage » des jolies filles, ni de celui des maisons d'icelles, ni du récit de leurs faits et gestes ou du joli talent de ceux qui « littératurent » pour elles ;

— et qui ne vit non plus de l'argent des partis, ni du prix du soutien de quelque fantoche de gouvernement (après ceux de lettres), et ni même des fonds secrets ;

— en cette feuille qui, n'ayant le moindre respect de quoi que ce soit d'établi parce qu'il lui plaît d'examiner d'abord la raison des établissements, compte avec orgueil la multitude de ses ennemis ;

— et avant tous, dans ceux-ci, la majorité des caporaux du journalisme, grands et petits, sur l'échine desquels, avant tous aussi, il lui est agréable de promener le martinet ;

— en cette feuille qui, n'ayant ni actionnaires, ni capitaux, se rit de ceux-là en ne désespérant jamais d'avoir ceux-ci ;

— et qui, n'ayant pas plus d'attaches que d'opinions, avec autant de plaisir tire les oreilles du jeune Daudet et celle du vieux Sarcey qu'elle tape sur les doigts de Barrès pour l'empêcher de se masturber et qu'elle sabote le piteux derrière de Vervoort comme — sans pitié pour les tantes, — ceux de Rochefort, Loti, Lorrain et C., ou bien qu'elle montre avec gaieté sur le vieux fumier des monarchies la brûlée pourpre impériale et la jeune pourriture républicaine, — aussi bien, doux valet d'hôpital, mon cher Félix, pourquoi as-tu des parents épineux et des manières si détestables ?

— en cette feuille, encore, qui, dans ce soir de siècle, levée toute frémissante comme Vesper quand le soleil se couche, annonce, non pas l'aube des jours nouveaux, de sots songes ou d'immenses mensonges, mais seulement la grande nuit — la nuit humaine — où de joyeux pétards luisaient encore hier et où de temps en temps, vers le ciel indéfiniment noir de l'horizon, montent les graves lueurs rouges et les simples fumées en lesquelles se résout le pain des générations qui, au temps des moissons, n'ont pas su laisser trainer quelques épis pour les vagabonds en puissance d'incendie et de destruction,

Donc, puisque, en cette feuille, tout esprit, à la seule condition — toutefois si difficile — d'avoir quelque chose à dire, peut venir et librement écrire, nous n'y manquerons, n'est-ce pas, Vignier ?

Et il y aura encore de beaux jours, messieurs !

Vraiment, le panégyrique va s'enrichir.

C'est un genre littéraire communément assez mal cultivé et plus mal considéré encore parce qu'on juge très mal de ses moyens. Ce n'est qu'une persévérante discipline de l'esprit qui peut déterminer ici les métaphores, alors qu'elles sont tout déterminées dans les autres genres. Ainsi, formuler : brillant comme le soleil, demandé un effort et une sagesse bien moindres que : bête comme Henri Fouquier.

Maintenant, par une rigoureuse analyse les métaphores étant déterminées, il est évident que celles qui correspondent à un maximum d'émotion reviendront plus souvent.

Cette vérité est confirmée par l'expérience. Pour désigner Sodome, Tailhade écrit Loti. Pour comparer au plus détestable des prosateurs je dis, Daudet jeune. Niais jusqu'à la roublardise, François Coppée. Décorateur pour plafond céleste, Flammarion, et pour bordel de mauvais goût, Detaille.

— Pervers avec stupeur, Jean Lorrain, murmure, près de moi, Vignier, beau et songeur.

— Neveu du miché de sœur, Vervoort, télégraphie Dupont, joyeux.

— Ainsi qu'on dit : clair comme l'eau des fontaines, pour exprimer la transparence, on dit, pour exprimer la persistance de la sottise : cet increvable ballon, Sarcey.

Et, je le répète — car on ne le fait ja mais trop des vérités qui n'entrent jamais assez dans la raison des générations — c'est là un bien beau genre, et si difficile qu'il ne lui est accordé qu'une insuffisante admiration.

Ignorance du public, et non pas mauvaise volonté, soyons-en bien convaincus. Et, pleins de foi en cette haute vérité, nous ne pourrions, bénévolement nous-mêmes, que redoubler de dévouement — et de preuves.

Ne mangez pas de petits poissons, écrivait saint Jérôme aux dames romaines : « Ne pêchez pas de si gros poissons, mesdames, disons-nous à quelques-unes ; et à quelques-uns : Ne mangez pas de si gros morceaux ; il y a presque toujours à cela quelque inconvénient — n'est-ce pas, Hébrard, qui errez en croyant que le temps n'est que pour ce ; le temps est pour toutes choses, même bonnes.

Et ce sont des choses aussi simples, — pour votre plus grand bien, vilain Bonnetain qui, malgré les bienveillantes remontrances de Vignier, avez toujours comme un polisson lamain dans votre pantalon — que nous dirons très simplement.

Car il importe surtout que plus de lumière soit versée sur les fronts inquiets des nations, et plus de simplicité dans leurs cœurs.

C. M. SAVARIT.

Aux Salons de la « Plume », 31, rue Bonaparte, les 23 et 24 avril, exposition du bronze « Le Coupeur de Lys » un des deux envois de notre camarade et ami Henri Bouillon au prochain Salon.

## DES PETITS PAPIERS

Je désire, mon brave Hayard, apaiser tes esprits, si souvent et si vite troublés, je veux surtout arrêter ce canard, moins gai que les tiens, qui prétend qu'avec la forte somme tu serais venu me séduire. Je t'aime beaucoup, mais ne te crois pas assez riche encore, — toi qui ne vends pas 1 fr. 50 le cent, — pour payer ce qu'ils valent mes Petits Papiers, et cherchant bien, je ne trouve guère au Croissant qu'un triomphant camelot capable de telle emplette : je dis Vaughan.

L'histoire du Placard m'a valu, en outre, tas d'insultes écrites, mais — ô joie — quelques petits bleus dont l'écriture, pour bizarre qu'elle fût, ne m'en a pas moins remué. A ces misérables de la Rue, à ces aboyeurs du Mensonge, hélas pour vivre, et souvent — par désir de bien faire — colporteurs de bonne et saine Révolte, j'envoie tous mes remerciements. C'est sincèrement que j'ai signalé une ignoble exploitation, ils l'ont compris, merci.

Il ne faudrait pas cependant qu'on me pense décidé à m'arrêter. Que non point. M. Rochefort, dont je ne respecterais même pas la vieillillesse libidineuse et polissonne, est un perpétuel danger, étant le plus admirable semeur de lâchetés, de vilénies et de turpitudes. Haï, il a su se faire craindre au point que personne n'ose à lui s'attaquer ; se sentant haï il s'entoure de telles précautions que pour arriver jusques à lui ceux que, feroce, il insulte, seraient obligés de passer sur le corps d'une demi-douzaine de malheureux, choisis comme on choisit à la préfecture, inconscients du reste du rôle laid qu'on leur fait jouer. Demandez plutôt à Carle des Perrières !

On raconte que tel gros financier ainsi quotidiennement se fait garder ; on se souvient aussi des bonnes plaisanteries-roche-fort sur les gardes-du-corps de de Beaurepaire aux temps héroïques. Nous avons un prudent de plus, voilà tout.

Mais ce prudent est de trop, il est temps qu'on le lui signifie. Encombrant, il a tant de famille, il serait désirable qu'il partît un peu pour de ses senniles jouissances, nous laissant, nous, à nos besognes. Casser les arêtes de son Vervoort est un jeu, démasquer les petites infamies dont il tire ses ressources est un plaisir, pourquoi s'entêter-il ?

Le printemps vient, la femme est jolie, le ministère crache, allons, vieux, les joies pour vous se font rares, hâtez-vous. N'avez-vous point assez bavé, sali dans votre hideuse vie, ou ce besoin devenu partie de nature est-il tel, que, cessant, vous creviez.

Auquel cas, je vous jure, pour la première fois vous rendriez service aux hommes, et ce vous serait compté.

HENRY DUPONT.

P. S. — Je répondrai demain, en un article plein, à une lettre d'injures à moi adressée, lettre qui prétend ce mensonge — J'aurais supplié M. Sébastien Faure de me laisser faire son quotidien. — Rochefort, Vervoort, celui-là après...

« Il est en redingote noire, gilet blanc et « I pantalon à petites raies, le costume « dans lequel on le voit dans son cabinet de « travail ou à la promenade. »

De qui s'agirait-il, sinon de M. Félix Faure et de son portrait !

La réclame, même ridicule, ne perd jamais ses droits.

C'est ce soir, au Théâtre-Mondain, que notre ami Charles Morice parlera de l'Œuvre et sur l'influence littéraire de Mallarmé.

Nous en parlerons avec le détail nécessaire.

M. Claretie publie en volume ses articles du Temps.

Il cite, dans sa préface, une lettre que Renan lui adressait à propos de ses chroniques :

« Vous lire, quand vous écriviez ces jo-

« lies pages, c'était un de mes délassements ! »

Renan lisant du Claretie !  
Et Claretie coupant dans le bateau... !

TALLEMANT.

## Révèrece parler !

Sensibilité. Barrès abuse de ce mot. Je pense qu'il en méfusa.

Il y a une douzaine d'années, nous hantions en bande les concerts dominicaux, où se pouvait communier en Wagner. Barrès se joignait souvent à nous. Que nous amusa l'exagéré béotien qu'il prouva ! Cet ultra-sensitif accoutumait d'être nanti de crayon et papier afin de — levé le bâton du chef d'orchestre pour un fragment de « Tristan » ou de « Parsifal » — coucher par écrit les extases où Wagner l'induisait. Mais, un peu malicieux, nous éperdions Barrès en l'ordre du programme, et le plus fréquemment, c'est Massenet qui le conjouissait et non Wagner. Pareillement, l'hypnotisé boulotte en pleurant de joie un navet, croyant à de l'ananas.

Le Barrès qui, en Italie, en Espagne, éprouva des sensations picturales me mal en joie. Je parie que ses yeux jamais ne virent un tableau et que, sans signatures, non seulement il confondrait Watteau, Vélasquez et Téniers, ce qui ne révélerait que manque d'érudition, mais qu'il vibrerait également devant Degas et José Frappa, ce qui laisse soupçonner quelque congénitale incompréhension.

Il n'y a pas très longtemps, l'esthète hardi qui découvrit les Uffizzi demandait à Fénéon :

— Est-il temps d'accrocher un Van Gogh dans son salon ?

Inapte aux émotions d'art, cet écolâtre, ce livresque, ce ressucceur des cigares de Graindorge, ce satellite qui m'avoua n'avoir jamais écrit une page que sous la brève stimulation d'une lecture suggestive, sut-il goûter à la vie ?

Lis ! La Faculté voua, pour débilité d'estomac et jaunes couleurs, Barrès aux carottes et au veau froid. Quant aux femmes, il ne choisissait ses maîtresses que sur ces seuls critères : qu'elles eussent servi à des notoriétés, même nègres, et qu'elles fussent suffisamment frusquées. Et d'ailleurs, il ne leur fatiguait pas le teint.

Cet amorphe n'entre en contact avec monde extérieur que par un seul point : sa vanité. Toutes les manigances, tous les trucs, tous les efforts de Barrès demeureraient incompréhensibles pour qui ne connaîtrait pas cette fissure. Cet impulsif n'a tenté l'aventure du talent, de la politique, n'a arboré cravate rouge, ne s'est indigéré de perdreau, ne s'est — rarement — guindé jusqu'à des bravacheries, ne s'est instigé — dure tâche — de copuler un peu, que pour imiter celui-ci ou celui-là.

Toute manifestation d'autrui, quelle qu'elle soit, et que toujours mue en supériorité sa platitude, l'exaspère.

J'ai vu pleurer Barrès parce que Bourget alignait quatre colonnes dans le Figaro. Je l'ai vu, une après-midi, au Café Riche, s'ensanguinant les lèvres parce que Labruyère descendait de son landau avec ses deux témoins, et haut-parleur, commentait, en serrant force mains, les péripéties de son duel...

CHARLES VIGNIER.



# ART ET RÉVOLTE

PAR

STUART MERRILL

Se lamenter sur la décadence actuelle du style dans tous les arts sans s'animer de haine contre notre société, c'est accepter une cause sans en vouloir admettre le résultat. Car si le style c'est l'homme, c'est encore plus la société. Or comment, dans une société divisée en deux classes hostiles, celle des maîtres dont la suprême ambition est l'accaparement de l'or, et celle des esclaves dont l'unique souci est la conquête du pain, le style, expression suprême de l'âme d'une époque, pourrait-il hautainement se manifester ?

Cette préoccupation, que ce soit du nécessaire ou du superflu, exclut toute noblesse de part et d'autre ; or, sans noblesse, pas de style. Un marchand du moyen âge se reconnaît à l'aristocratie par une lutte héroïque contre les tempêtes et les armées ; celui d'aujourd'hui délègue sa dangereuse autorité à des salariés qui s'exposent à sa place. Les Médecins, protecteurs des arts, pouvaient brandir au soleil leurs épées ciselées par Cellini ; les Rothschild ne peuvent écarteler leur écusson que d'une paire de ciseaux à coupons. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les riches allient à la bassesse de leurs préoccupations la vulgarité du goût ; à force de concentrer leurs désirs sur la matière, ils sont devenus indignes de recevoir la grâce sanctifiante de l'art. Car vraiment, ce qu'ils appellent l'art, eux, n'est la plupart du temps qu'une aide à la digestion ou un excitant à la population.

Si la ploutocratie est sans âme, le prolétariat est sans idéal. Les ouvriers modernes sont comparables à ces chiens de la rue qui se disputent hargneusement quelque mauvais ou au lieu de se ruer en bande sur l'étal du boucher voisin. C'est pourtant chez eux que l'on constate les plus fréquents exemples d'héroïsme ; mais leurs pensées se détachent difficilement de leur pâtée quotidienne, et leurs désirs se bornent à ressembler à leurs maîtres. Aussi, pour ne parler que d'un art, la différence entre la littérature des pauvres hères et celle des riches bourgeois est-elle peu sensible. M. Marcel Provost ne se distingue guère en l'espèce de M. Emile Richebourg. La preuve de ce que j'avance c'est que Gustave Flaubert, qui porta jusqu'au paroxysme le souci du style, est aussi peu lu au faubourg Saint-Honoré qu'au faubourg Saint-Antoine, et que le prodigieux Elémir Bourges, qui s'applique pourtant à écrire un roman d'aventures, est le plus inconnu des génies.

A vrai dire, cette fin de siècle appartient aux amuseurs. Le roman anecdotique et le vaudeville ont remplacé le drame et le poème lyrique. Il est même probable qu'avant peu la carte transparente tiendra lieu de toute littérature et que telle Liane ne se contentera plus de se coucher ou de se lever en scène, mais nous permettra d'assister aux ébats intermédiaires de sa nuit.

Est-ce en vain que les poètes qui croient encore à la sainte Beauté et au Rythme sacré, ont surgi de toutes parts en ces années pour proclamer l'universalité et l'éternité du véritable art ? Est-ce en vain qu'ils se sont référés aux chefs-d'œuvre des âges pour mieux condamner les modes de l'époque ? Peut-être, si le feu et le sang ne purifiaient pas bientôt notre société.

L'histoire nous apprend pourtant que le peuple d'Athènes n'avait pas assez de lauriers pour ses poètes tragiques, que celui de Florence accompagna de palmes la madone de Cimabue et que même

la plèbe de Londres faisait ses délices des drames de Shakespeare. Ah ! c'est que ces hommes du passé avaient le loisir de s'adonner à la joie, sans laquelle il n'est pas d'art. Leur vie harmonieuse se déployait noblement autour des temples de leur foi et dans les murailles de leur loi. Aujourd'hui, cette joie qui vient de l'harmonie est impossible, et l'art tend à devenir monstrueux et exceptionnel. La peinture présente peut-être un désastre plus complet que la littérature.

Un peintre qui prend la peine de penser, M. Armand Point, est forcé de s'écrier, devant les fresques du Campo-Santo de Pise : « Je reniai pour jamais la valeur intellectuelle et artistique de mon temps. » Combien d'entre nous ont déjà prononcé secrètement ce reniement !

Mais faut-il renoncer à une lutte qui semble stérile, tant les espoirs en sont hauts et les déceptions profondes ? Certes non, et encore moins faut-il s'acquiescer à des œuvres destinées à soi seul, comme certains écrivains jeunes, hélas ! que semble avoir affolés la lecture de Lautréamont. Ayons de nouveau confiance en la force impérissable de la Beauté, et ne désespérons pas de voir la foule abandonner un jour le culte du Veau d'or pour celui de quelque déesse inimaginable qu'étreint encore la matrice du marbre. Et surtout ne nous résignons jamais aux mensonges de notre société.

Lorsque Henri Heine, avant de tomber sur son grabat de paralytique, vint pleurer, solitaire, aux pieds de la Vénus de Milo, il lui fut donné d'entendre, signe mystique de rédemption, la Révolte aux bannières de pourpre gronder par les rues de Paris.

Art et révolte ! Que telle soit notre devise. Je voudrais que tout artiste, après qu'il eût achevé son œuvre dans le silence et la solitude, descendit un peu sur la place publique et essayât, dans la mesure de ses forces, d'ébranler la tyrannie matérielle et morale de la classe qui nous opprime. M. William Morris croit-il déchoir en prêchant la révolution aux ouvriers de l'East End ? Il a pourtant doté la littérature de son pays d'un immortel chef-d'œuvre, *Le Paradis terrestre*. Et M. Walter Crane, a-t-il honte d'orner de ses dessins les journaux ouvriers de Londres ? Non, n'est-ce pas, Verhaeren, Willette, Luce, Meunier, Steinlen ? Vous avez compris qu'il fallait à tout prix, renverser un ordre de choses qui, en étouffant toute joie, rendra bientôt impossible tout art.

Que les artistes comprennent enfin cette vérité, qu'ils cessent de courtiser les puissants, qu'ils se solidarisent avec les opprimés, et nous verrons, après le tumulte de la décisive révolution, refleurir une société où enfin l'Art, comme aux siècles d'harmonie, sera la gracieuse servante d'un peuple heureux et libre.

Sinon, ah ! sinon, l'artiste sera le monstre malade qui se traîne de la caserne au baigné, du baigné à l'hôpital, dédaigné par les esclaves de l'usine, haï par les maîtres de la banque. Et un jour viendra de définitive barbarie où, seul héritier du trésor séculaire du Verbe et des Formes, il brisera sa plume et son crayon sur le papier où les chiffres remplaceront les courbes et les strophes, en murmurant de désespoir : « A quoi bon ? »

Car il fallait du sang au baptême de la Muse.

STUART MERRILL.

Lire à la quatrième page :

## Selon le Rêve

PAR

MARCEL BATILLIAT

## LES RECÉLEURS

Pour Gaston Ditsch.

*Après l'existence agitée  
En l'accoutumance du vol,  
Conséquence moche évitée,  
D'aucuns chantent en mi bémol,  
Et maries sont qui là opèrent ;  
Mais cerveaux moindres, sans douleurs,  
En d'autres idéaux dropèrent  
En se bombardant recéleurs.*

*Le marcheur, le mac et la fille  
Portent beau fade qu'il fait sien,  
Le fourgues et qu'après il enquille  
En un commerce honnête et bien ;  
Connaissant tout flaubert qui prime  
Sur le marché, vente et achat,  
Délit commun le fait intime  
Au cambrioleur qui grincha.*

*Mais dans ce boulot la déveine  
Se rançale autant bien qu'ailleurs,  
Quand le quart en pénard s'amène  
Savoir, consciemment d'ailleurs,  
D'où viennent bibelots hors ligne ;  
Eux ne jaspinent mais des leurs :  
C'est ainsi que bouffent du pigne  
Les fourgues, fourgats, recéleurs.*

A. P.

## L'Individu Libre

Le peuple est souverain de par la République, mais à condition d'abdiquer sa souveraineté entre les mains des malins, des habiles et des filous.

Individuellement, chacun veut être son propre maître ; quand les individus se nomment foule, la compréhension de la liberté en eux se manifeste par un moyen servile : le vote.

L'homme libre sait ce que valent les lois. Il sait qu'il en existe d'irréfragables, d'inviolables ; celles-là sont les lois naturelles auxquelles il est forcé de se soumettre.

Dans l'exercice de sa vie, il apprend qu'il en est d'autres — humaines celles-ci.

Faites par des hommes contre lui, homme, il les sait néfastes en leur étendue, en leurs développements, en leurs conséquences. De celles-ci il a su s'affranchir, du moins moralement. Et, conscient, il poursuit son œuvre en la destruction de ce préjugé, de ce principe-contempteur de sa liberté, générateur de maux : l'Autorité.

Partout où se manifeste ce mal, on le voit luttant, se libérant patiemment des étreintes attentatoires à son développement, de l'erreur proclamée inattaquable.

Que l'autorité s'incarne en de secondaires institutions, réputées infaillibles ; qu'elle se qualifie militaire, religieuse, morale ou civique, en tout et sous toutes ses faces, l'homme libre la combat.

Qu'elle soit de droit divin, de droit constitutionnel ou de droit populaire, il s'insurge contre elle.

Non pas en vaines déclamations, en discours démagogiques, en plaintes, toujours inefficaces, mais en action ayant un but, celui de sa satisfaction personnelle, de l'amélioration de son existence.

Et la récompense progressive de sa lutte se révèle en l'incessante chevauchée vers le mieux, en l'aperception du plaisir à obtenir, en la réalisation de ses pensées, en l'accomplissement graduel de son bonheur personnel.

Celui-ci est l'homme libre qui ne compte sur personne pour s'affranchir psychiquement, moralement et économiquement.

ALBERT PROVOST.

## TABLEAUX VIVANTS

Alertes

Les nourrices auront bon temps : les soldats s'amuse. Ils jouent au petit jeu de « la patrie en danger », ces braves défenseurs de la France. Un matin, ceux qui s'y « collent », font semblant d'avoir aperçu les Prussiens et ils soufflent dans des clairons pour avertir les partenaires que la « baguette est cassée ».

Mais il ne faudrait pas que les généraux nous montassent le coup en démontant leurs pièces. Ces alertes matinales censément destinées à nous faire savoir que « nous sommes prêts » ont déjà trainé, depuis belle lurette, dans les bureaux du ministère de la guerre et au mess des officiers. Il n'y a toujours que le simple truffard qui trinque avant, pendant et après.

Qu'importe ! ces petites distractions forcées sont moins abrutissantes que la vie de caserne et l'impatience dont on fait preuve en ces comédies guerrières est plus ragailardissante que la sempiternelle pratique de la « patience » pendant les longues heures de l'astiquage.

Et dire que malgré toutes ces démonstrations martiales notre grand ami le tzar ne cesse de réclamer la paix... et des emprunts !

EDMOND CHAR.

Après dinée toute d'art, hier à l'Institut Rudy : Mlle Ogée, vaillamment et aimablement aidée du grand talent de Mlle Linder, la violoniste, et de M. Stenger, le violoncelliste, présentait ses élèves.

Gros succès, pour toutes, belles et charmantes, mais incontestablement triomphe pour la gracieuse Suzanne Deshayes, qui, dans une note exquise, détailla la *Solitude* de Godard et une *Tarentelle* de Wachs. Notons aussi Mlle Morlet, toute fine et digne vraiment des leçons reçues d'un père qui fut si talentueux.

Compliments sincères à Mlle Ogée.

Les membres de la « Société libre d'édition des gens de lettres » se sont réunis hier soir, en un banquet, sous la présidence de Henri Bauër.

Après le dîner, M. Alexandre Boutique, président de la Société, a remercié Henry Bauër d'avoir bien voulu présider le banquet. M. Bauër a prononcé un discours très applaudi, et la réunion a pris fin après les toasts de MM. Paul Lacour et Henri Rainaldy, secrétaire général de la Société.

## Ecole de l'Honneur

L'ADJUDANT

Là, Chardin le terrassa ; et, le maintenant facilement sous son genou, labourant cette poitrine qui craquait, ses mains s'abattirent alternativement sur les joues blémies de sa victime.

En frappant, en lui crachant à la face, il lui criait toute sa haine, la haine de ses camarades pour les jours de prison injustement infligés, les pas de gymnastique interminables... Ah ! l'impitoyable faisait appel à la pitié !...

— Tiens, crapule !...

Maintenant, tous les infirmiers s'acharnaient contre le pauvre fou. Ayant eu à endurer les mêmes souffrances, ils comprenaient la haine de Chardin et laissaient déborder la leur, si longtemps contenue.

L'adjudant râlait, ensanglanté. Ils furent contraints de l'abandonner.

IV

Dès lors, ce fut un martyre de tous les instants.

Chaque fois que le service le permettait, les infirmiers entraînaient dans la cellule ; et c'était une nouvelle cruauté.

On urinait dans la soupe de l'adjudant en le forçant de l'avaler : on le barbouillait



lait d'excréments ; on le rouait de coups. Son corps n'était qu'une plaie.

Au major, questionnant pour la forme, on disait qu'il se meurtrissait ainsi dans ses crises furieuses.

D'ailleurs, devenu craintif, il se soumettait à tout, n'osant rien révéler.

Et quand Chardin vint, à contre-cœur, l'extraire de son enfer pour le mener dans la voiture qui devait le conduire à l'asile d'aliénés, une dernière fois, l'infirmier lui tenait le bras, lui enfonçant ses ongles dans la chair analgésique.

C'était tout... L'ex-adjutant s'éloignait pour toujours, laissant aux infirmiers l'immense regret, âpre comme un remords, de n'avoir pas assez torturé le tortureur.

GEORGES NORBERT.

# LA CITÉ

## LE VEILLEUR :

PETITS PROVERBES ET SÉVÈRES MORALITÉS TIRÉS DU " JOURNAL DES GONCOURT "

Vendredi 4 janvier — 1892. — « Diner chez Daudet » (pour changer). — Qui dort, dine.

Mardi 5. — Mieux vaut tard que jamais.

Jeudi 7. — Tout est bien qui finit bien.

Samedi 9. — Toi qui vois une paille dans mon œil, ne vois-tu pas la poutre, dans le tien ?

Dimanche 10 et Mardi 26. — Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Jeudi 14. — Comment contenter tout le monde et son père ?

Samedi 16. — Le pauvre monde est sujet à l'erreur.

Dimanche 24. — Cet âge est sans pitié.

Vendredi 29. — O tempora, o mores.

Samedi 30. — Qui bat sa caisse battra ses fesses.

Mardi 2 février. — Qui désire aller loin, ménage sa monture.

Mercredi 3. — Dire à ton frère : Fou, démontre ta folie.

Jeudi 4. — Petit poisson deviendra grand (pourvu que son père lui prête vie ! il s'agit de Léon A. Daudet).

Dimanche 7. — Qui dit femme dit longue langue (Esopé). Laisse ta femme à la cuisine.

## Autre fable :

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint... N'est-ce pas, Tavernier, et Baldant ?

## Une brute

Papa Leduc qui frappait dur son enfant Arsène vient d'être arrêté. Tes père et mère honoreras Afin de vivre longuement.

# SOYONS SENSÉS...

J'en demande pardon à des tas de rédacteurs qui ont trouvé bien, très bien, l'articulet *Sous l'œil des Morticoles* publié, ce matin, dans *l'Écho de Paris*, par Henry Simond. Mais, à mon sens, cet articulet est bien d'un directeur de journal. Il est convenu, en effet, que nous autres, directeurs, nous ne savons pas écrire. Et Henry Simond a voulu démontrer l'exactitude de telle allégation en accumulant, en son filet, les fautes de style.

- « Vouloir créer une équivoque sur le sens d'une attitude » ;
- « Affirmer le contraire, c'est un mensonge encore » ;
- « Publier une note de regret d'un dessin » ;
- « Ne pas infliger, sur n'importe quel terrain, une leçon » ;
- « Quant à la perspective d'un pugilat »,

tout cela est bien pauvre, bien *infrançais*, bien peu *Echo de Paris*.

Mais je me serais bien gardé de relever toutes ces pailles chez un directeur qui écrit si peu dans son journal, moi qui écris chaque jour dans le mien (le nôtre, cher Dupont), et à qui l'on peut reprocher tant de poutres, si la plus grosse faute de grammaire de *Sous l'œil des Morticoles* ne donnait à supposer que, réellement, Henry Simond a songé à faire ce dont il se défend si fort et qu'il appelle « vilénie ».

Henry Simond dit : « Il (Léon Daudet) se croyait certain de me déterminer à publier une note de regret du dessin de M. Steinlein et à lâcher mon collaborateur. Sa fureur vient de ce que je me SOIS refusé à cette vilénie. »

Je vous fais juges, rédacteurs ! Il fallait dire « de ce que je me SUIS refusé. »

Pourquoi, en place du mode de l'affirmation, Henry Simond a-t-il employé ce subjonctif douteux, indécis, incertain ?

J'ai écrit tout à l'heure : « Il est convenu que nous autres, directeurs, nous ne savons pas écrire. »

Si j'avais mis : *Il est convenu que nous ne sachions pas écrire*, cela aurait signifié que je ne suis pas sûr de ne pas savoir les règles. Mais disant : *Il est convenu que nous ne savons pas écrire*, j'en conviens moi-même par le seul emploi de l'indicatif.

Et je ne suis pas loin de croire que, si Henry Simond a dit qu'il « se soit refusé à la vilénie » et s'est servi du mode du doute, c'est parce qu'il avait songé à commettre la vilénie, avait été bien près de « glâcher... » de flancher.

PAUL MARTINET.

## PASSANT, " LA RENAISSANCE " REÇOIT DES ABONNEMENTS DE TRENTE JOURS.

### Une idée

de poivrot, c'est d'appeler la nuit les pompiers. Auguste Querle est au Dépôt.

### La vivacité

de M. Maurice Delton est incroyable. Hier, il a cassé dans trois établissements 70 tables de marbre, 30 chaises et cinq individus. Il se repose au Dépôt.

### Le jeu

était la passion du jeune Louis Saurier. L'autre jour, se trouvant en possession de mille francs il est allé les perdre. Malgré une lettre de Louis qui expliquait à son patron que... l'argent il saurait le

faire fructifier (sic) ! Le singe a déposé une plainte.

### Félix Faure

s'est fait exécuter par le peintre (?) Rondel. Tiens, Bonnat dégringole. On verra l'ordure... aux Champs-Élysées — ça va de soi — Salon officiel.

LE VEILLEUR.

### La propriété c'est le vol

Un habile qui se soucie de l'article 819 du code de procédure civile comme de ses bas de baptême a fait retirer la clef d'un modeste logement de 560 francs par an à sa locataire, une jeune personne, lui confisquant un fort joli mobilier sous le prétexte qu'il lui serait dû un terme de 140 francs.

Cet ingénieux « proprio » qui se passa d'huissiers et de juges, nous l'en félicitons, presque, a son immeuble, 32, rue d'Orsel.

En ce siècle de progrès tout a été dit, tout a été fait, mais ce qui reste inédit et incomparable c'est la façon dont on peut se faire habiller pour 69 fr. 50 au « High-Life-Tailor », 17, faubourg Montmartre et 112, rue Richelieu.

# PARIS-PLAISIRS

## Le Manteau d'Arlequin

Nous aurons, cette semaine, au moins quatre premières représentations :

- Hellé*, à l'Opéra.
- Les Deux Sœurs*, à l'Odéon.
- L'Impératrice Catherine*, au Châtelet.
- Nana*, aux Menus-Plaisirs.

Onze lettres de candidats ont été lues samedi, à la séance hebdomadaire de l'Académie des Beaux-Arts, qui s'occupait du remplacement d'Ambroise Thomas.

Au fauteuil de Spontini, où s'assit le compositeur de *Mignon*, prétendent : MM. Bourgaull-Ducoudray, Gabriel Fauré, Gastinel, Victorin Joncières, Ch. Lefebvre, Lenepveu, Henri Maréchal, Emile Pessard, Salvayre, Ch.-M. Widor et Erik Satie.

## Aujourd'hui

Courses à Enghien. Au Sénat. — Reprise de la session.

## Cyclisme

*La Renaissance* ayant — pour une fois j'espère — emprunté au *Phare de Saint-Mandé* la coutume de ne pas s'imprimer le dimanche, je ne m'imposerai pas le compte rendu détaillé de la réunion du Vélodrome de la Seine.

Bien entendu, Jacquelin a triomphé dans l'épreuve du brassard, battant aisément Dumond et Gougoltz, dans cet ordre Cissac a facilement gagné la course de 10 kilomètres.

Domain-René ont emporté dans l'épreuve de tandems.

Johnson et son manager Tom Eck qui assistaient à la réunion, ont eu beaucoup de succès.

C. V.

# L'ABSTENTION

Les copains de Paris ou de la banlieue désireux de mener pendant la période électorale qui va s'ouvrir une campagne contre le suffrage universel et faire de la propa-

## LES CITÉS VIVANTES. — PREMIÈRE PARTIE

# LA RÉSURRECTION D'ADONIS

POÈME MODERNE

Accompagné du LIVRE DU SOLEIL

A Eugène Ledrain.

Suite

Chapitre VIII. — Soudain, l'Etoile jaillit du fond du lac, comme une source ardente de lumière. Elle flotta un instant sur la surface, puis, monta doucement prendre place en la nuit.

Une Forme blanche, une Apparition l'avait escortée : l'Esprit du Lac. Ses pieds semblaient à peine toucher les vagues. Elle portait, aux tempes des couronnes de fleurs vertes... et ses doigts effeuillaient quelques marguerites oubliées, dont les pétales, au fur et à mesure qu'ils tombaient, s'envolaient au gré des vents.

Une robe longue la vêtissait, comme d'une écharpe d'azur de soir... Elle haussa trois fois ses bras vers l'Etoile et chanta vers le Souvenir.

## OPHÉLIE

... Écoute, il est des fleurs qu'on ne saurait toucher  
Sans les faire mourir !  
— Il est aussi des Cœurs qu'on ne saurait toucher  
Sans les faire mourir !...  
— Il est aussi des cœurs qu'on ne doit point toucher !

O les fleurs que l'on songe au soleil  
O les fleurs  
Dont les ailes fermées se refusent l'azur !  
O le parfum des fleurs !... des fleurs déjà senties  
Que l'on jette en pâture aux blessantes orties !  
Pour avoir désiré de l'aube en leur chair pure.

O les fleurs enchantées épouvantant les fleurs

Qui voulurent de l'ombre à mettre sur leur cœur  
Oublieux de ce vieil azur !  
Les Midis ne croient pas aux Minuits de douleur.

Une race funeste a tué d'autres races !  
Et les chemins d'hier n'en gardent point les traces..

\* \* \*

Pourquoi ai-je quitté les parterres d'avril  
Pour les serres de l'hiver ?  
Pourquoi un cœur bat-il sur le cœur qui m'exile,  
Et pourquoi reviens-je contempler ce cœur vil,  
O Moi, l'amante des flots verts ?

Les fleurs que j'effeuillais durant ma triste vie,  
Et dont je reste encor la tendre confidente,  
M'inspirèrent, trop tôt, d'obscures prophéties  
Dont mon jeune cœur tremble encor et s'épouvante !

Il est heureux, — mes sœurs qui croyez sur la rive, —  
Que ma bouche soit morte au sein des visions !...  
Seule, je me souviens des lamentations  
— Qui fanent fleurs et cœurs,  
O mes sœurs ! —

Qui prennent la mémoire aux amantes qui vivent !

...Croyez donc à l'aurore épousant les campagnes,  
— Votre ombre peut frôler à loisir votre marche,  
O mes chères compagnes !  
Mais moi, je ne sais plus comment mon ombre marche !

\* \* \*

Toi, fiancé du Lac gonflé des pleurs du saule,  
Adonis ! Adonis ! dont l'antique mémoire

Erre et cherche les yeux de Vénus qui console,  
Hâte-toi de marcher et d'atteindre le Soir.

... Ne vis-tu le Héros qui charma de sa voix  
La fille du Seigneur, sœur aimée de Laerte ?

Chapitre IX. — Adonis, couché près d'un saule et bercé par la Voix de l'Apparition, qui accompagnaient les douces musiques des brises égarées, se sentit emporter dans le Rêve...  
Il ferma ses yeux.  
Il dormait !  
Son Ombre — son Image — se réfléchissait enfin mélancoliquement dans les eaux apaisées du Lac !

Bientôt, il lui sembla que les Choses, les Rêves, les Souvenirs, empruntant à la Réalité des formes humaines, jaillissaient de l'horizon...  
Ces Formes chantèrent...  
Cependant, Ophélie, sur une vague étendue, pieusement, gardait le Rêve, l'Ombre, l'Image d'Adonis...

## LES VOIX

O terres de l'exil, ô ténébreux vergers,  
Route où sommeille l'Ombre aux flancs des Paysages,  
O protégez les pas de Celui qui voyage,  
Conquérant les pipeaux aux lèvres des bergers !

Exil, rends-lui la force adolescente et grave,  
O, vergers, recevez-le dans vos bras de paix...  
O, songez que son geste affranchissait l'Esclave,  
Et qu'il mordait aux fruits d'éternels mois de mail !

O Routes ! vos cailloux douloureux le déchirent,  
— Qui protège sa face orgueilleuse de dieu ?  
Porte-t-il à ses reins la triste et lourde Lyre,  
Celle qui prophétise un épilogue aux cieus ?

ANDRÉ IBELS.

(A suivre).



gande en préconisant l'abstention, sont priés, faute de camarades pour se porter candidats, d'écrire au camarade G. Pérot, au journal la Renaissance, qui, dès maintenant, se tiendra à leur disposition.

Les camarades abstentionnistes du XIX<sup>e</sup> arrondissement se rencontrent les lundis, mercredis et vendredis, rue d'Allemagne, 36, au bureau de tabac.

## MOUVEMENT SOCIAL

Le samedi, 25 avril, à huit heures et demie précises, salle Genti, 16, rue des Colonnades-Trône.

Conférence publique par Bernard-Lazare, sur le Mysticisme et la Révolution. Entrée : 30 centimes.

Bibliothèque sociologique des travailleurs communistes-anarchistes du 12<sup>e</sup>, le samedi, 18 avril, à huit heures et demie du soir, au local habituel.

Les Malfaiteurs. — Groupe anarchiste du Faubourg Antoine.

Tous les samedis soir, à huit heures et demie, au local convenu.

Ordre du jour : Les grandes forces de la nature.

Pour le groupe : C. BAZIN.

Les Naturiens (groupe de la Basille). — Grande réunion le dimanche, 26 avril 1896, à 2 h. après-midi, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine.

Sujet traité : 1. La Terre produit sans le concours de l'homme ;

2. L'indépendance de l'individu assurée par la seule production de la Terre.

Par : Bigot, Gravelle, Guillemard, Beau-lieu, Marué, etc.

## PROGRAMME DES SPECTACLES

DU 21 AVRIL

OPÉRA, 8 h. 1/4. — Relâche.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. — Orphée.

FRANÇAIS, 8 h. — Ruy-Blas.

ODÉON, 8 h. — Les Danicheff.

GYMNASÉ, 8 h. 1/4. — Disparu. — La Sanglier

VAUDEVILLE, 8 h. — Amoureuse. — L'Indifférent

VARIÉTÉS. — Une semaine à Paris.

NOUVEAUTÉS. — La Tortue

GAITÉ, 8 h. 1/4. — Panurgé.

CHATELET, 8 h. 1/2. — Les sept Châteaux du Diable.

DEJAZET, 8 h. 1/4. — Kiki.

MENUS-PLAISIRS, 8 h. 1/2. — Le Métropolitain de Londres.

PARISIENNA. — Tous les soirs, Concert.

BOUFFES-PARIISIENS, 8 h. 1/2. —

PORTE-SAINT-MARTIN, 8 h. 1/2. — Thermidor

AMBIGU, 8 h. 1/4 précises. — Les Deux Gosses.

CLUNY, 8 h. 1/2. — Un et un font trois. — Le voyage de Corbillon.

COLIÈRES-DRAMATIQUES, 8 h. 1/2. — Les Yeux du Cœur. — La Française en loterie.

LA BODINIÈRE MATINÉES

LA BODINIÈRE tous les Mercredis

18, rue St-Lazare à trois heures

COLIÈRES Tous les soirs, 8 h. 1/2

BERGÈRE POLIN

Chanteuses de Madagascar

COLIÈRES Les Cygnes (ballet)

BERGÈRE Les Scars DELINA

Dimanches, jeudis et fêtes, matinées à 2h

GALERIE VIVIENNE. Tous les soirs à 8 h. 1/2

du Cœur. — Maison à vendre.

LA FOURMI. — Tous les soirs, spectacle-concert

GOSSEL, Marthe Lye, Jane Mary, les dimanches et fêtes, matinée à deux heures.

MOULIN Tous les soirs à 8h., Concert, etc.

ROUGE

MOULIN Vendredi et samedis

ROUGE Dimanches et fêtes, à 2 h. matinée

CIRQUE FERNANDO, 8 h. 1/2. — Soirée équestre. — La famille Powell. — Matinées à 2 h. 1/2 les jeudis, dimanches et fêtes.

## LA FINANCE

La séance débute en grande fermeté et au milieu d'une animation assez grande. Les cours de reprise de la semaine dernière sont facilement maintenus et les dispositions générales sont bien influencées par la nouvelle hausse des Consolidés anglais qui ont coté aujourd'hui 114 1/2. On voit dans cette tenue des fonds anglais l'indice d'une situation politique générale suffisamment rassurante.

La question d'Égypte est passée au second plan, et c'est la révolte des Matabélés qui occupe actuellement le premier rang parmi les préoccupations de la spéculation. On devine que l'existence du Transvaal est en jeu, bien que le théâtre de l'insurrec-

tion soit à Buluwayo, et l'on s'attend d'un jour à l'autre à voir l'Allemagne prendre nettement position dans la question.

## Bourse du 20 avril

	préc.	Dern.	cours
<b>FONDS D'ÉTAT FRANÇAIS</b>			
300 j. av. juil. oct. T	101 50	101	101
300 j. av. juil. oct. T	100 40	100	100
312 j. av. juil. oct. T	100 65	100	100
312 j. av. juil. oct. T	100 10	100	100
Tunisien 3 %	500 25	501	501
<b>VALEURS FRANÇAISES</b>			
Banque de France (nom.)	3505	3510	3510
Banque de Paris	785	800	800
Compt. nation. d'Escompte	572 50	574	574
Crédit Fenc. de France (n. T)	635	645	645
Cr. Industr. et Comm. 185 f. p. G	572 50	572	572
Crédit Lyonnais, 250 f. p. T	765	770	770
Crédit Mobilier, 500 fr. T	60	60	60
Société génér. 250 f. p. (n. C)	514	519	519
Immeubles de France	47	47	47
Foncière lyonnaise	327	321	321
Messag. Deauville alés. cpt	150	150	150
Bône-Guelma	430	435	435
Est-Algérien	636	645	645
Est	965	964	964
Paris-Lyon-Méditerranée	1545	1550	1550
Midi	1299 50	1295	1295
Nord	1786 50	1785	1785
Orléans	1504	1500	1500
Ouest	1110	1100	1100
Ouest-Algérien	610	611	611
Cie Intern. Wagons-Lits	528	495	495
Comp. paris. du Gaz	1130	1152	1152
Comp. Transatlantique	335	335	335
Messageries Maritimes	642 50	650	650
Comp. des Omnibus	1115	1022 50	1022 50
Voitures de Paris	53	514	514
Panama	22	22	22
Panama, à lots libérés	145	145	145
Canal maritime de Suez	3282	3282	3282
Société civile	2205	2250	2250

## Nos Cartes

Ces cartes, coloriées, sont admirablement documentées. Elles éclairent les événements de l'insurrection communaliste et en montrent le développement rationnel. C'est la Commune écrite avec des graphiques.

La première, — 18 mars, 21 mai, — donne les diverses évolutions des troupes que commandèrent Duval, Flourens, Eudes, etc que dirigeait de Paris les délégués à la guerre Cluseret, Rossel, Delescluze.

La seconde, est l'histoire coloriée de la semaine sanglante : jour par jour, heure par heure, documentée et tragique, s'écrit l'ultime lutte : on assiste à l'agonie de Paris.

Le vingt-cinquième anniversaire de l'in-

urrection communaliste fait de cette publication un intérêt.

Ceux qu'inquiètent l'avenir de la Révolution voudront avoir ces cartes, les plus grandes qui soient, 0=70 sur 0=80.

Il nous est possible de les donner dès maintenant au prix de 0 fr. 30 c. On peut les trouver soit aux bureaux de la Renaissance, 50, rue Notre-Dame des Victoires, soit à ceux du Socialiste des Trois-Cantons, 15 rue du Bel-Air, à Puteaux.

## LE SECOND SIÈGE DE PARIS

du 2 avril au 21 mai 1871

LA

## SEMAINE SANGLANTE

du 21 au 28 mai 1871

DEUX MAGNIFIQUES CARTES EN COULEURS Les seules de grand format : 0=70 sur 0=80

Par Charles PROLÈS

Chaque Carte : 30 c.; par la poste : 40 c.

En vente à la Maison du Peuple, 54, rue Voltaire, à Puteaux, aux bureaux du Socialiste des Trois-Cantons, 15, rue du Bel-Air, à Puteaux, et de la Renaissance, 50, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

## L'ŒUVRE

17, Rue Guénégaud, 17

BIBLIOTHÈQUE DE L'ASSOCIATION ET DE LA FRANCE SCOLAIRE

## EXPOSITION PERMANENTE

Tableaux, Sculptures, Lithographies, Affiches françaises et étrangères Livres des "Jeunes"

H.-G. Ibels, Willette, F.-A. Cazals, de Feure, Roulet, Vibert, M. Mouchier, M. Dumont, etc.

L'Imp.-gérant responsable : Henry DUPONT.

Imp. de la Renaissance, 123, r. Montmartre.

Encres Ganger, 10, rue Le-Verrier, Paris

# LA RENAISSANCE

Publie chaque jour des articles, chroniques, nouvelles, romans de : Henry Dupont, Zo d'Axa, Bernard-Lazare, Marcel Batilliat, Blédort, Olivier Carrier, F.-A. Cazals, Charles-Albert, Charles Chatel, Léon Cordier, Edmond Char, Georges Deherme, Pierre Denis, Georges Dupont, Jules-J. Guérin, René Ghil, Meclislas Goldberg, André Ibels, Edgar Jégut, Victor Joze, Gustave Langlet, Laurent Tailhade, Paul Martinet, Paul Masson, S.-Pierre Massonni, Camille Mauclair, Jean de Mitty, Louise Michel, Lucien Perrin, Albert Provost, Jules Rateau, Adolphe Tabarant, Stuart Merrill, Savarit, Jacques Sautarel, Eugène Tardieu, Marcel Tellin, Tallemant, Charles Vignier. — G. Amyot, secrétaire de la rédaction.

## FÉLILETON DE LA RENAISSANCE

du 21 avril 1896.

(47)

## SELON LE RÊVE

Alors, nous mourrons au monde, inséparés éternellement, unis sans fin, dans le éon absolu de nous-même, ne vivant plus que pour l'Amour. Tristan et Iseult, Acte II.

LIVRE SIXIÈME

IV

MARIE-ALICE

Vingt et un ans

Sur la toute neuve dalle de marbre blanc, rien autre que son nom aux jolies syllabes couleur de ciel, avec l'âge auro-ral où la mort l'était venue prendre ; e

des jonchées de roses, et des gerbes de lis...

Dans cet un peu sauvage et très gai cimetière rural, tout exubérant de sautillances d'oiseaux dont le gazouillis emplissait les herbes folles, Yves, plus près d'elle, se semblait moins seul ; et il vivait là, y passant chaque jour de longues heures, des heures à la fois douloureuses et douces.

Un soir qu'il étourdissait son désespoir en l'évocation du passé, il eut une pensée soudaine et atroce, qui le fit brusquement tout blême, tout tremblant, si chancelant qu'il eut à peine à se soutenir... Son âme, à ce moment, planait en pleine illusion : Marie-Alice, à demi pâmée, la tête rejetée en arrière, lui tendait les lèvres ; il la voyait, il respirait son souffle, il étreignait sa chair frissonnante de désir. C'était l'instinctif et obstiné triomphe de l'amour sur le néant.

Alors, une foudroyante douleur le percella : Marie-Alice, comprit-il, n'était plus telle qu'il l'avait aimée ; et sa joliesse divine se transformait en la hideur des matérielles décompositions ! Son corps de nacre : son beau corps adoré...

Mais, il eut peur de cette idée déconcertante, et voulut en chasser la réflexion de son cerveau. Il s'efforça de ne plus

penser à rien, de fuir la tortureuse obsession, de retrouver la suite de son rêve, le beau rêve des réalités enfuies. De nouveau, il appela à son imagination les soirs de l'autre année, où, innocemment luxurieux ainsi que les passereaux infarouchés qu'il voyait s'ébattre entre les tombes, parmi la hurlance écarlate des coquelicots — son amante et lui dé- liraient à l'unisson de la nature, ivres de l'affolement des bois énamourés, dont le prodigieux frémissent de souveraine démence magnifiait les caresses, glorifiait les étreintes... Hélas ! il sentit qu'il avait l'abandonner même la cruelle consolation de revivre l'antan ; car une vague et persistante amertume ternissait la douceur des souvenirs, et l'implacable hantise du présent lascérait la radieuse image de ce passé, venu de l'idéal et si vite retourné à l'idéal.

V

Alors commença pour Yves une période terrible, où une souffrance continue vint exaspérer la déséparance des premières semaines. Sans cesse le ravageait la noire, l'atroce idée de la liquéfaction séreuse en laquelle se résolvaient les chairs nacrales de son amante morte, et l'horreur de cette obsession provo- quait une surtension de nerfs infiniment

douloureuse, qui s'exacerbait par moments en des crispations de folies. Dans l'hébétéude des journées vides comme dans l'accablement comateux des insomnies enfiévrées, c'était la même torture d'âme, harcelante et lancinante ; et cela lui semblait un suprême outrage du destin, cette impuissance de l'amour à conjurer l'ordre fatal des choses...

Sa maladie, d'ailleurs, avait beaucoup empiré depuis la mort de Marie-Alice : la phtisie trouvait plus de prises sur ce corps ravagé par la douleur morale, et chaque jour s'accroissaient ses progrès. Les matins, surtout, le brisaient d'interminables accès de toux, entrecoupés d'hémoptysiques expectorations ; puis venaient des heures de prostration alan- guie, avec tour à tour des malaises aux poumons et des piqûres au cœur. Lui, parfois, songeait que cela était ainsi parce qu'il l'avait voulu : et il en ressentait un orgueil et presque une consolation.

MARCEL BATILLIAT

A suivre